

LETTRES DU BARON LEONARD GREINDL
A SON FILS JULES, FUTUR COMTE GREINDL.

1861 - 1864

24 octobre 1861

Mon cher Jules,

J'ai remis hier à M. Tahon, commissionnaire en marchandises, les livres que vous avez demandés, ils partiront de Marseille le 30 de ce mois, et j'espère qu'ils arriveront à destination de manière à vous satisfaire.

Je vous félicite de votre mission à Athènes, une corvée de ce genre me paraît toujours un avantage/

La crise ministérielle continue; d'après les nouvelles du jour, Frère rentrerait, et le nommé Vries serait remplacé par le baron de Tornaco, sénateur libéral.

Je ne sais si nous devons nous réjouir ou nous affliger de cette modification; l'avenir nous l'apprendra ! !

D'après Mme de Villers, M. de Dudzele serait en Belgique le 15 du mois prochain, s'il vient à Bruxelles, nous lui offrirons un dîner et nous le recevrons de notre mieux.

Il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour votre bon voyage, d'autres vœux tout aussi ardents pour votre prompt retour, et puis je vous embrasse mon cher Jules avec la plus grande tendresse.

Votre Mère, qui est dans ma chambre, veut absolument que je la mentionne spécialement.

31 octobre 1861

Mon cher Jules,

La nomination de M. Rogier, que vous avez lue dans le Moniteur, est pour ce ministre une honteuse dégringolade, mais elle est en même temps pour nous, un événement malcontreux; je ne pense pas qu'il (Rogier) cherche à nous être favorable.

Quelques personnes considèrent le replatrage ministériel comme peu important, d'autres y voient la persistance absolue de Mrs. Frère et Rogier à garder des portefeuilles quand même, mais les bons esprits regrettent de voir le Roi abandonner sa ligne de conduite ordinaire, pour favoriser et maintenir aussi quand même, la suprématie de la libéralerie sur le parti conservateur.

En tout état de choses, la reconnaissance de l'Italie doit amener pour vous et par conséquent pour nous, un changement favorable, si je parviens à découvrir quelques chose, je vous en instruirai immédiatement.

Nous vous embrassons tous, mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

Mon cher Jules,

La nomination de M. Solvyns à Turin vient de paraître au Moniteur.

On ne peut sans une criante injustice, tarder à vous assigner une destination payée et par conséquent, autre que la vôtre.

Toutefois ne négligez pas les moyens, remuez-vous et écrivez à tout le monde. puisque ma position vis à vis des puissants du jour ne me permet pas de rien faire pour vous.

Nous vous espérons bientôt et nous vous embrassons avec la plus tendre affection.

14 novembre 1861

Mon cher Jules,

Quoique je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, je vous écris pour ne pas laisser passer le jour ordinaire de la correspondance.

Vous verrez par le discours du trône que le Roi est passé avec armes et bagages dans le camp des libéraux.

M. Borchgrave revient décidément à Bruxelles sous prétexte de cabinet, il conserve son poste au Brésil, dont il n'est que détaché.

C'est une petite manoeuvre libérale du baron Tornaco, pour combiner la résidence de Bruxelles avec les appointements du Brésil.

Vous voyez que tout est possible.

Rien n'est à ce qu'il paraît décidé pour le remplacement à Lisbonne de M. Solvyns.

Portez-vous bien mon cher Jules, soignez-vous bien et aimez nous comme nous vous aimons.

21 novembre 1861

Mon cher Jules,

M. le Comte de Dudzele est venu nous donner de bonnes nouvelles de votre santé ! Il n'a pas pu accepter le diner que je lui ai offert, et a ajourné cette entrevue à son prochain voyage, dans une dizaine de jours. Il sollicite le poste de Lisbonne que l'on ne veut pas lui accorder par pénurie de fonds pour payer son voyage; il a offert de faire l'avance des frais, et d'attendre indéfiniment le remboursement; la chose en est là.

M. Solvyns est à Bruxelles également, mais nous ne l'avons pas vu, bien qu'il eut dit à votre patron qu'il comptait faire cette visite.

Je n'apprends rien de ce qui vous concerne, bien que j'aille tout exprès au Bac dans l'espoir d'entendre quelque chose.

Seulement Alfred de Broukhère a dit à Gustave que vous aviez neuf chances sur dix, d'être nommé secrétaire payé, et que probablement vous iriez à St Pétersbourg.

Je crois que vous ferez bien d'écrire, pour ne laisser ni oublier, ni négliger vos droits.

Je cède mon papier à votre Mère, et je vous embrasse mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

29 novembre

Mon cher Jules,

Je vous écris à la hâte, espérant sans trop y compter, que ma lettre pourra encore partir aujourd'hui.

J'ai déjà, dans ma lettre d'hier, répondu en partie à votre missive du 19. En effet ma lettre d'hier peut être produite sans inconvénient, elle contient d'ailleurs la preuve que ma confiance absolue dans votre caractère, me fait agréer complètement le gendre, que vous nous proposez. Voilà pour vous.

Pour nous, nous sommes en présence d'une énigme, dont il est nécessaire que vous nous donniez la clef.

Etes-vous autorisé par M. Due, ou n'est-ce qu'un projet de votre part ?

M. Due est-il autorisé par son père, à s'unir à une personne sans fortune ?

M. Due a-t-il quelque autre indication que son amitié pour vous, pour rechercher votre soeur ?

Enfin mon cher Jules, comprenez nos inquiétudes, et la situation fiévreuse que vous nous avez faite, par la perspective d'un établissement aussi avantageux, en nous indiquant bien clairement, et sans aucune diplomatie, l'historique des faits, le point où en sont les choses, et la manière réelle dont nous devons envisager la situation.

A vous, toutes mes affections.

Les points remplacent les mots illisibles.

5 décembre 1861

Mon cher Jules,

Nous attendons toujours avec impatience des nouvelles que nous n'aurons pas avant 10 à 12 jours. Marie, dont l'avenir est en jeu, attend cependant avec un certain calme la solution de cette grande affaire; ne négligez pas de nous informer le plus promptement possible, de toutes les phases de la situation.

Ici rien de nouveau, la position du parti conservateur s'est améliorée, la discussion de la reconnaissance de l'Italie hier a été très favorable.

La droite a été extrêmement brillante, la gauche pâle et embarrassée.

Mais trop de passions sont excitées par les mauvaises doctrines pour espérer que d'ici à longtemps le sens commun reprenne le dessus.

Il n'y a de positivement vrai dans le monde, que mon extrême affection pour vous.

12 décembre 1861

Mon cher Jules,

Voici d'après ce que j'ai recueilli de M. Henri de Broukhère et Solvyns, quelles sont les futures mutations du Corps diplomatique : M. Pyter ministre à Lisbonne, M. d'Anethan remplace M. Pyter, M. Van Loo remplace M. d'Anethan, et vous remplacez M. Van Loo.

D'après M. Henri de Broukhère, cet arrangement vous serait éminemment favorable. Dix mille francs de traitement, et des intérim d'autant plus probables que M. de Jonghe, qui est toujours à Bruxelles, va partir en laissant son enfant aux soins de sa belle-mère; il est naturel de croire qu'un aussi jeune ménage ne se privera pas bien longtemps du bonheur d'embrasser un nouveau-né.

M. de Broukhère m'assure en outre que le traitement de St Pétersbourg qu'il a fixé pendant son ministère, ne l'a été qu'après qu'il s'est assuré qu'il suffisait pour y vivre très convenablement.

Les logements sont chers, et les spectacles aussi; tous les autres articles le sont moins qu'ailleurs, et les voitures sont à très bon marché, sans qu'il soit nécessaire comme je me le figurais, d'avoir une voiture à soi.

Tous ces renseignements mon cher Jules, sont de nature à vous faire considérer votre changement comme très avantageux puisqu'il vous met désormais à même de vivre de votre traitement, ou tout au moins, sans devoir faire de nouveaux sacrifices.

Au surplus, tout le monde s'accorde à considérer votre position dans le Corps, comme une des plus belles, relativement à votre âge d'une part, et à votre avenir basé sur l'état actuel physique et moral des hommes qui se trouvent devant vous.

Il y a dix sept jours que nous avons reçu votre première lettre relativement à la grande affaire de Marie; c'est une période un peu agitée pour elle et pour nous. Nous espérons que le courrier de vendredi nous apportera quelques éclaircissements, et des renseignements positifs, car en vérité on ne me croirait guère si je disais que j'ai accepté un gendre, sans l'avoir vu, sans savoir son nom, son état ni son pays. Il est vrai que je l'ai accepté de votre main, mais tout le monde ne peut apprécier ce que vous valez à mes yeux, ni à quel degré je vous porte de la confiance et de l'affection.

20 décembre 1861

Mon cher Jules,

Il va sans dire que je persiste dans ma manière de voir, en ce qui concerne l'accueil que nous avons à faire à la demande de M. Dûe; votre appréciation du caractère et de la position de ce jeune prétendant, est pour nous une garantie complète, et que je ne balance pas à admettre sans aucune réserve.

Il semble résulter de votre lettre que vous manquez de notions exactes sur la situation de la famille : le revenu de Marie s'élève aujourd'hui, grâce à une majoration dans la briquetterie à 2 700 frs, pour faire compte rond, je lui payerais 3 000 francs par an, en me chargeant des contributions, faux frais, entretien chômage etc... soit donc net : trois mille francs. Ce revenu pourra être augmenté d'un tiers environ, lorsque l'on se décidera à vendre les terrains d'Ixelles.

De mon côté, je ne possède que ma maison, onze hectares de terre, une part dans le magasin du théâtre et dans la maison Ste Gudule, plus 40 000 francs environ que mes enfants me doivent sur la succession de mon frère.

En défalquant de ces ~~revenus~~ valeurs, les charges, qui consistent en rentes viagères ou autre, que j'ai à servir, mon avoir peut représenter 200 000 francs, que vous retrouverez encore je l'espère, après la mort de votre Mère et la mienne.

Cela vous constitue donc approximativement à chacun un patrimoine d'environ 5 à 6 000 francs de rente.

Cela n'est pas à dédaigner, cela n'est pas même quoiqu'on en dise, mais enfin ce n'est pas considérable non plus, et je crois que vous jugerez comme moi; qu'il est nécessaire que M. Dûe soit édifié, au moins sur la quantité du revenu actuel de sa future (3 000). Quant au mien, je ne crois pas indispensable de s'expliquer à cet égard par chiffres, ce n'est ni d'usage ni de convenances.

M. Düe doit seulement être mis à même d'examiner si les ressources dont il dispose aujourd'hui, lui permettent avec le revenu de Marie, de vivre d'une manière convenable; là est toute la question.

Je ne mets pas en doute le consentement des Parents, un homme bien élevé ne se serait certainement pas avancé légèrement sur une matière aussi délicate, j'attends votre affirmation à ce sujet dans votre prochaine lettre.

Nous vous embrassons tous mon cher Jules, avec le plus tendre affection.

2 janvier 1862

Mon cher Jules,

Vous savez que les souhaits les plus ardents pour votre bonheur sont toujours de saison & pour nous, la nouvelle année ne signifie donc rien d'extraordinaire, mais enfin puisque c'est l'usage; je souhaite vous voir bientôt hors de Constantinople et même hors de St Pétersbourg, pour vous voir installé dans un bon petit poste, bien près de Bruxelles, comme La Haye, comme Londres ou comme Paris. En attendant il paraît bien décidé que vous allez en Russie.

On ne fait pas dit-on, sortir l'arrêté qui vous concerne, parce que vous, M. Van Loo, et M. d'Anethan, vous faites tous les trois des intérim.

M. Lambermont est venu me voir l'autre jour, ~~et au milieu~~ pour m'annoncer bien diplomatiquement et au milieu d'une foule de circonlocutions, de restrictions etc..., qu'il croyait, qu'il pensait, qu'il se ~~pourrait~~ que vous fussiez destiné à aller à St Pétersbourg.

Je n'ai pu m'empêcher de lui faire comprendre que ce grand mystère courait les rues depuis trois semaines, et que d'ailleurs un avancement à l'ancienneté, et dans une résidence peu recherchée me paraissait en somme, une récompense médiocre, pour le mérite spécial que tout le monde s'accorde à vous reconnaître.

Il a ajouté qu'il venait de recevoir de vous une dépêche télégraphique annonçant la conclusion d'un arrangement fort désiré, et qu'il vous serait tenu compte de ce service et de ce

Je crois au service, mais je ne compte que peu sur la reconnaissance.

Nous n'aurons d'apaisement sur la grande affaire de Marie que quand M. Düe connaîtra exactement sa position financière, et quand nous saurons si la famille de votre ami, accepte une bru de votre main sans autre condition. Cette incertitude dans une affaire aussi grave et qui intéresse aussi vivement l'avenir de votre sœur, nous tient dans un état d'agitation que je serai heureux fort heureux de voir finir.

Ne nous épargnez pas les lettres dans ce moment, elles sont attendues avec impatience, et lues avec empressement.

Votre Mère, votre sœur vos frères vos tantes votre oncle Auguste, enfin tout le monde vous fait les meilleurs souhaits, tout le monde vous aime et tout le monde vous embrasse, je fais comme tout le monde.

9 janvier 1862

Mon cher Jules,

Je ne sais si vous avez reçu des nouvelles de votre promotion, ici nous n'en entendons plus parler. Seulement M. de Jonghe le père m'a dit que son fils vous considérait sans aucun doute comme son secrétaire à St Pétersbourg, il m'a dit encore que son fils était décidé à quitter cette résidence, dont il ne veut plus à aucun prix.

Ceci diminue la perspective des interim, qui était le grand avantage de la position.

L'hiver se présente froidement au point de vue des plaisirs, il n'est encore question d'aucun bal, nous ne faisons rien en attendant la solution de la grande affaire de Marie, nous ne nous déciderons que quand vos nouvelles seront assez positives pour que nous puissions prendre un parti.

Votre Mère vous écrit par le même courrier, je me joins à elle mon cher Jules, pour vous embrasser avec la plus tendre affection.

16 janvier 1862

Mon cher Jules,

Votre lettre du 1er janvier indique clairement que vous ne vous rendez pas compte de la situation dans laquelle vos lettres précédentes ont dû nous mettre relativement à l'avenir de Marie.

J'espérais que chaque courrier nous apporterait quelque enseignement nouveau, et vous semblez prendre à tâche de ne rien dire, et de nous laisser dans une incertitude qui, en se prolongeant, devient réellement pénible pour nous tous.

On dit ici que vous devrez aller directement de Constantinople à St Pétersbourg; je me plais à espérer qu'il n'en est rien, et que nous aurons le bonheur de vous embrasser et de vous conserver quelques mois entre vos deux missions.

Nous vous embrassons tous mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

23 janvier 62

Mon cher Jules,

Votre nomination à St Pétersbourg a paru dans le Moniteur du 21.

Je ne sais quand il plaira à M. de Dudzeele d'aller vous relever à Constantinople, il ne paraît pas qu'il se dispose à quitter promptement la Belgique; quoiqu'il en soit, vous n'aurez été à Constantinople que comme intérimaire, mais je vois avec peine que cette situation avantageuse ne réagit en rien sur les sacrifices que vous vous imposez mensuellement. Je pense que vous pourrez à cet égard modifier un peu votre manière de faire et supporter quelques fois l'exiguité du très mince capital que vous ébréchez un peu libéralement.

Votre lettre du 1er janvier n° 14 n'est pas trop facile à mettre en concordance avec celles du 15 novembre à Marie, du 19 n° 8, ni avec celle du 10 décembre sans n°, dans laquelle vous demandez la main de Marie pour M. Karl Johan DÜE.Düe.

Après avoir tant insisté pour un consentement immédiat, vous paraissez aujourd'hui étonné de ce que ce consentement ait été donné avec tant de promptitude.

Je vous ferai d'abord remarquer mon cher Jules, que ce consentement n'est que conditionnel, basé tout entier sur la confiance absolue que nous inspirent votre caractère, votre intelligence et votre affection, et qu'il suppose le consentement bienveillant et complet de la famille de M. Düe, ainsi que la certitude de moyens suffisants pour entretenir le futur ménage dans des conditions convenables.

Notre confiance en vous mon cher Jules n'est ni atténuée ni altérable, tout ce que vous faites est bien fait, M. Düe à son arrivée à Bruxelles sera reçu comme un ami, il deviendra l'un de mes enfants lorsque les conditions ci-dessus seront réalisées, et que les convenances le lui permettront.

En attendant ne négligez pas nos incertitudes, et tenez nous au courant de toutes les phases de cette affaire. Sur-tout faites-nous connaître sans réticence l'accueil fait par les parents aux sollicitations de votre ami.

30 janvier 1862

Mon cher Jules,

Je ne vous écris pas grand chose parce que demain nous avons grande soirée et que la maison est un peu sens dessous dessous.

Votre lettre du 14 janvier n° 15 nous parle de votre prochain retour, vous savez combien cette espérance nous rend toujours heureux, le plaisir de faire la connaissance personnelle de M. Dûe sera un attrait de plus en cette circonstance, tâchez de hâter le plus possible le moment de notre réunion.

Marie est fort en train, elle a dans les bals des succès mérobolants, mais il lui reste toujours le temps d'être fort sensible aux soins que vous vous donnez pour son avenir, et elle apprend l'allemand avec assiduité afin de se rendre agréable à la famille dans laquelle vous désirez la faire entrer.

Je vous serre contre mon coeur mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

6 février 1862

Mon cher Jules,

Lorsque vous avez écrit votre lettre n° 15 le 22 janvier, vous n'aviez rien reçu pour St Pétersbourg, cependant l'arrêté est du 1er janvier, vous devez maintenant être officiellement informé.

On semble croire ici dans les régions des affaires étrangères que vous irez directement d'un poste à l'autre, comme un conducteur de diligence; mettez-vous en garde contre cette tendance, qui contrarierait nos affections en nous privant du bonheur de vous embrasser, et nos intentions de famille en arrêtant les conclusions de la grande affaire que vous vous êtes chargé de conduire.

On a expédié hier aux dires de Lambermont, un ordre télégraphique à M. Van Loo, pour qu'il se rende directement et immédiatement à Vienne d'où d'Anethan part le 10, tandis que M. Sullivan traîne son épaisseur dans les salons de Bruxelles.

D'autre part M. Dudzeele est toujours à Tournai où il attend sa femme qui vient l'y rejoindre. Tout cela n'annonce rien de bon; vous voilà au courant; agissez en conséquence.

Le ministère est violemment attaqué, les conservateurs continuent leurs manœuvres offensives, s'ils ne tombent pas tous, je crois au moins que Chazal restera sur le carreau, mais si lui seul succombe, nous n'y gagnerons rien, on trouvera toujours bien l'un ou l'autre B..t.. pour le remplacer dans les mêmes conditions.

Donnez-nous quelques nouvelles de M^r Dûe, et comptez toujours mon cher Jules, sur notre tendresse infinie.

13 février 1862

Mon cher Jules,

M. Lambermont a dit à votre Mère que l'autorisation de venir à Bruxelles vous serait accordée; nous vous attendons donc dans le courant du mois de mai.

Si comme je le pense, M. Dûe vous accompagne, vous serez tous les deux les bienvenus.

Je suppose bien mon cher Jules, que ce n'est pas bien sérieusement que vous dites dans vos lettres du 28 janvier n° 17 que je manque d'équité à votre égard.

Vous savez combien je vous aime, et l'affaire que nous traitons, est une preuve trop irrécusable de mon entière confiance en vous, pour que j'aie besoin d'expliquer une sorte d'impatience plus que naturelle lorsqu'il s'agit de l'avenir d'un de mes enfants.

Le Prince de Caraman, que j'ai rencontré hier chez Mme de Mérode a fait de vous le plus brillant éloge, il a rapporté en termes reconnaissants que vous aviez bien voulu faire à lui et à ses co-aspirants, un cours de droit commercial, il a dit tout enfin avec la grâce que vous lui connaissez; vous croirez aisément qu'il nous a charmés votre Mère, votre soeur et moi.

Sur ce mon cher Jules, nous vous embrassons tous avec la plus tendre affection.

27 février 1862

Mon cher Jules,

Voici une lettre, qui nous est arrivée je ne sais comment, et que je vous envoie à tout hasard avec la mienne.

J'ai vu M. et Mme de Dudzeele au bal de la cour et à celui du duc de Beaufort, Mr compte partir, dit-il, dans les premiers jours de mai; mais, je voudrais qu'il fut déjà parti afin que nous puissions vous espérer plus tôt.

Marie a un succès fou dans le monde cet hiver, elle n'a pas une danse de repos, et revient triomphante de chaque bal où elle a été. Tout cela nous fatigue bien un peu votre Mère et moi, mais nous nous consolons en pensant au plaisir qu'elle éprouve et que ses frères partagent; vous seul nous manquez mon cher Jules, mais bientôt je l'espère, nous serons encore une fois tous réunis, en attendant, nous vous embrassons tous avec la plus tendre affection.

6 mars 1862

Mon cher Jules,

Au dernier bal de l'ambassadeur de Prusse M. de Brouckhère a dit à votre Mère qu'on venait de vous envoyer l'autorisation de venir à Bruxelles. Vous voilà donc tranquille de ce côté.

J'ai diné hier chez la Comtesse de Villers avec Mr et Mme de Dudzele, ils ne semblent pas faire le moindre préparatif de départ. Le ministre, qui ne tarit pas en éloges sur votre compte, m'a dit avoir reçu de vos nouvelles.

M. de Jonghe est très désireux de vous voir arriver à St Pétersbourg, il médite un voyage pour venir prendre son enfant, mais n'ose pas encore énoncer ce projet après le long congé dont il a joui pendant l'année dernière.

Vous savez sans doute que Mme d'Anethan est accouchée à Prague d'un enfant de sept mois, elle est toujours retenue dans cette ville, on ne prévoit pas encore l'époque de son retour.

M. O'Sullivan est toujours à Bruxelles, où il a passé tout l'hiver. M. B...d... est dans le même cas ainsi que le petit Avorix? qui vient de perdre son père.

Voilà je l'espère, bien des nouvelles diplomatiques.

Nous nous protons tous très bien, Gustave, Charles et Marie regrettent la fin des bals; votre Mère et moi, nous ne partageons que médiocrement ces regrets.

Du reste on parle de quelques grandes soirées après Pâques, je serais charmé qu'elles nous procurent l'occasion de conduire M. Dûe dans le monde de Bruxelles et j'espère qu'il arrivera à temps pour ne pas trouver la société entièrement dispersée par le beau temps et la villégiature qui s'empare de tout le monde dès les premières apparences de chaleur.

Nous vous embrassons comme toujours mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

Nous avons eu une longue visite de nouveau Nonce, qui est tout à fait homme du monde, bien mieux que son prédécesseur.

27 mars 1862

Mon cher Jules,

Nous n'avons aucune nouvelle du départ de M. Dudzeele, je trouve qu'il abuse du droit que s'arrogent les diplomates de préférer Bruxelles à leur résidence. Tout cela me va d'autant moins, qu'on dit que M. de Jonghe brûle déjà du désir de revenir, il veut embrasser son enfant.

Je trouve ce désir tout naturel mais je dénie aussi embrasser le mien. Tâchez donc de ne pas perdre de temps dès que vous pourrez revenir.

Malgré le secret dont on s'enveloppe à Laeken, il circule de mauvaises bruits sur la santé du Roi, on le dit fort malade, que Dieu nous préserve de malheur de ce côté.

M. G.... le grand-père de est à la dernière extrémité.

A bientôt mon cher Jules.

Toto corde.

17 avril 1862

Mon cher Jules,

Malgré votre recommandation de ne plus vous écrire, je crois bien que la présente vous trouvera encore à Constantinople, M. de Dudzele n'ayant pas encore quitté la Belgique.

Vos deux caisses sont arrivées à Bruxelles, je les laisse à l'entrepôt comme vous l'avez demandé, mais ne craignez vous pas que ce long séjour ne soit un peu coûteux, j'ignore absolument quelles sont les conditions de ce genre de dépôt.

Puisque vous passez quelques jours à Vienne, écrivez nous de cette résidence, afin que nous ayons au moins quelques notions préliminaires sur l'époque de votre arrivée ainsi que de M. Dûe.

Nous vous attendons tous les deux avec impatience.

Vous sentirez qu'il importe que vous écriviez, quand bien même vous ne passeriez à Vienne qu'une demi-heure.

Nous vous embrassons mon cher Jules avec la plus tendre affection.

24 avril 1862

Mon cher Jules,

M. de Dudzeele doit être parti avant hier 22 à ce que me disent ses amis, je n'en suis cependant pas trop certain, à tout hasard je vous écris encore, et je crois bien que ma lettre vous trouvera à Constantinople.

Je veux vous recommander encore de vous soigner et de vous ménager pendant la route, et de nous écrire de Vienne quand même vous n'y passeriez que quelques heures.

A bientôt mon cher Jules, nous sommes tous à la joie quand nous pensons que bientôt nous vous embrasserons en corps et ne âme.

1er mai 1862

Mon cher Jules,

Malgré les recommandations de vos lettres du 16 et du 21, je vous écris et je crains bien que ma lettre ne vous trouve encore à Constantinople. Cependant M. de Dudzeele est parti vendredi dernier, soit le 25 à 10 heures du soir, s'il ne s'arrête pas à Vienne, il doit être arrivé avant la présente, et vous avoir relevé de votre trop longue faction.

Dans tous les cas il ne peut tarder et vous n'avez pas de temps à perdre pour conduire M. Düe à Bruxelles puisqu'il à la fin du mois il doit être à Stockholm.

Nous vous attendons tous les deux avec impatience, et je vous réitère la demande d'être prévenu de votre arrivée. Si vous ne pouvez faire à meilleur marché envoyez de l'une ou l'autre station une dépêche télégraphique. Je tiens à me trouver à la station de Bruxelles pour vous embrasser plus tôt.

Mon cher Jules,

M. de Kerkhove, qui vous remettra la présente, appartient à l'aimable famille de Gand, qui a eu tant de bontés pour nous lors de notre séjour en cette ville.

Ceci rend inutile toute recommandation, et je suis certain que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour rendre le séjour de St Pétersbourg agréable à M. de Kerkhove et à ses compagnons de voyage, dont un M. de Grunne est aussi de nos connaissances.

Mille bonnes choses mon cher ami de moi de votre Mère, de votre soeur et de vos frères.

11 juillet 1862

Mon cher Jules,

Voici une lettre arrivée pour vous que je vous expédie d'après vos instructions.

Gustave rencontre mercredi prochain à Paris les dames de Tournai.

Marie attend toujours une lettre qui n'arrive pas.

Nous sommes toujours à vous regretter et à espérer que vous avez fait bon voyage.

Ecrivez nous le plus tôt possible pour nous rassurer sur ce point.

Mille affections.

17 juillet 1862

Mon cher Jules,

Votre lettre du 12 vient de nous arriver, nous sommes heureux d'apprendre que vous avez atteint sans encombre votre nouvelle destination.

Votre absence se fait vivement sentir dans notre pauvre petit cercle de famille, aussi sommes nous fort joyeux de vos projets d'un retour plus rapproché que nous n'avions osé l'espérer.

Gustave est à Paris avec Mlle Sacqueleu et sa mère, cette dernière a écrit une charmante lettre à votre Maman, dans laquelle elle se déclare fort honorée de notre recherche et dit qu'elle laisse sa fille entièrement libre de son choix.

On ne peut pas faire mieux.

Marie est toujours inquiète lorsque la poste est en retard, pour le moment tout est bien, parce qu'une lettre est arrivée avant-hier.

Nous avons rencontré avant hier les Seisal chez de Brouckhère, les filles font des mines charmantes et le Père ne tarit pas en éloges sur votre compte.

Portez vous bien mon cher Jules, soignez vous bien et aimez nous le quart de ce que nous vous aimons, ce sera déjà très joli.

22 juillet 1862

Mon cher Jules,

J'espère que vous ne conservez aucune trace du facheux résultat des du Nord; toutefois dites nous bien comment vous vous portez et montrez nous par de longues lettres que votre état de faiblesse s'est entièrement modifié.

Les affaires de Gustave vont au mieux, nous partons à la fin de la semaine pour Tournai et selon toute apparence, tout sera réglé à cette époque.

Nous avons reçu le portrait de Mlle Sacqualeu, elle est fort jolie, fort élégante et fort gracieuse, dès que nous aurons un second exemplaire, je vous l'enverrais.

Marie soupire toujours, elle a cependant reçu une nouvelle lettre de Mme Peyron, plus aimable encore que la première.

Soignez vous bien mon cher Jules, ne vous laissez plus empoisonner, et tenez nous au courant de tout ce qui vous concerne, en vous pénétrant de l'idée que les moindres circonstances nous intéressent vivement.

Votre Mère, Marie, Charles et moi, nous vous embrassons tous avec la plus tendre affection.

Charles va à son tour passer huit jours à Paris.

1er août 1862

Mon cher Jules,

Contre mon ordinaire, je suis un peu en retard, il faut l'attribuer aux courses et demandes de toutes sortes espèces auxquelles je suis astreint par les affaires de Gustave.

Il se marie vers le 10 ou le 15 septembre avec une pension de 18 000 francs et un douaire de 9 000.

Il aura de plus, en cas de veuvage, l'usufruit de la fortune de sa femme, si elle ne meurt qu'après l'avoir atteinte.

Mlle Sacquelen, dont Gustave vous envoie le portrait qu'elle lui a remis pour vous, est une charmante personne pleine de distinction et d'élégance, elle a beaucoup de douceur et de timidité, tout le monde en fait l'éloge et Gustave serait encore bien heureux, quand même elle n'aurait pas une superbe dot pour le présent, et une fortune presque princière pour l'avenir.

Votre Mère a reçu votre lettre hier, elle en est fort contente et vous écrira au premier jour.

Nous attendons Charles de retour de son grand voyage à Paris.

Nous avons passé cinq jours chez Madame d'Ysebrant, où nous avons fait connaissance avec toute la nouvelle famille de Gustave, nous sommes revenus enchantés de tout le monde.

Sur ce mon cher Jules, portez vous bien et aimez nous de même.

Nous attendons avec impatience des nouvelles du cher Charles-Jean.

3 août 1862

Mon cher Jules,

Bien que je vous aie écrit avant-hier, je veux rester dans la règle que je me suis prescrite, en répondant aujourd'hui même à votre lettre n° 4, que je viens de recevoir.

Je vous félicite d'être chargé d'affaires, sans avoir rien à faire, le traitement est bon à prendre, et le repos n'est pas assez désagréable, pour faire regretter la compensation.

Gustave se marie entre le 10 et le 15 du mois prochain, cette grande fête de famille sera un peu assombrie par votre absence, notre bonheur eut été trop complet, si vous aviez pu assister avec nous, à l'inauguration du bonheur bien réel de notre Shilto.

Mlle Marie de Buissant, que les garçons appelaient le petit homard, est morte mardi dernier à l'âge de 22 ans, c'était une charmante personne sa mort est un véritable malheur et tout le monde la regrettera.

Marie a d'excellentes nouvelles de M. Düe, nous l'attendons toujours au commencement de septembre, je me fais personnellement une fête de lui serrer la main.

Nous vous embrassons tous mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

11 août 1862

Mon cher Jules,

J'ai envoyé à Mlle Sacqueleu votre portrait que j'ai reçu hier au soir, avec votre lettre n° 5 du 5 de ce mois.

Je ne vous plains guère des difficultés que vous trouvez pour vous procurer les renseignements dont vous avez besoin à St Pétersbourg, je suis parfaitement rassuré sur la manière dont vous vous en tirez.

Marie est toujours sur les braises, attendant des lettres de son cher Charles-Jean; il annonce son arrivée à Bruxelles pour les premiers jours de septembre.

Nous nous portons tous bien mon cher Jules, et nous vous embrassons avec la plus sincère affection.

25 août 1862

Mon cher Jules,

Kalyl Bey sera reçu de notre mieux s'il vient à Bruxelles.

Gustave ne se mariera que le 23, les dentelles de sa future ne pouvant être prêtes avant cette époque.

Votre lettre est arrivée le dimanche comme à l'ordinaire, l'intervention de M. de Caters ne s'est pas fait sentir.

Tous les petits voyages dont vous me parlez doivent vous avoir intéressé et amusé, donnez moi des nouvelles un peu détaillées du Camp que vous avez été voir.

Portez vous bien comme nous tous mon cher Jules et croyez à notre tendre affection.

11 septembre 1862

Mon cher Jules,

Je n'ai point reçu votre lettre ordinaire, je pense que vos excursions sont cause de ce retard. Je ne compte pas la p... que vous avez adressée à M... et qui a été remise sur le champ.

La première S.... pour la vente du notaire Vermeulen a eu lieu hier, ~~je-n'ai~~ je n'en ai point de nouvelles, bien qu'il soit onze heures; cela me fait craindre que le résultat ne soit pas favorable.

L'on nous a dit que M. de Jonghe retourne à son poste avant le 1er octobre pour éviter à son enfant les rigueurs d'un voyage d'hiver.

J'aimerais mieux qu'il n'eut pas le moindre enfant, et qu'il vous laissât jouir des douceurs de l'intérim.

Ce monsieur ne nous a pas fait l'honneur de nous donner signe de vie, non plus que son auguste famille.

Nous attendons M. Dûe dans le courant de la semaine prochaine.

Comment vous trouvez-vous en Russie ? Donnez-nous quelques détails sur votre établissement.

Sur ce, mon cher Jules, je vous aime et je vous embrasse.

22 septembre 1862

Mon cher Jules,

Je vous remercie des détails de votre établissement en Russie, je le trouve très confortable.

Nous nous occupons ici de celui de Gustave qui se mariera demain ou n huit, ce qui fait que je ne vous écrirai pas lundi, mais seulement après Notre retour de Tournai.

Une partie seulement des terres misés en vente ont été adjugées, ~~mais~~ heureusement il y a de quoi faire face aux engagements.

Les dix hectares vendus, l'ont été à fort bon prix.

En somme les dettes de la communauté seront éteintes et le revenu général de de 12 000 francs, le surplus du produit de la vente est appliqué aux réparations et embellissements de la petite maison que Gustave va habiter.

Nous vous regrettons toujours mon cher Jules , notre foyer va devenir bien triste quand Marie nous aura quittée, mais si vous êtes tous heureux nous nous consolerons aisément d'un isolement, qui d'ailleurs est le sort ordinaire des Pères de famille, qui ont le bonheur ou le malheur de vivre longtemps.

M. Dûe est allé en Norvège, il a terminé ses examens nous l'attendons dans le courant de la huitaine. Marie est dans l'agitation.

Nous vous embrassons mon cher Jules et nous vous aimons.

2 octobre 1862

Mon cher Jules,

Le mariage de Gustave a été célébré avant-hier avec beaucoup de solennité et de convenance. Le jour précédent avait eu lieu la signature du contrat.

Madame Sacquereu a agi en toutes choses avec une générosité princière, la jeune épouse était d'une admirable beauté et vêtue avec une richesse et une magnificence dont les mariages royaux peuvent seuls donner une idée.

En somme, nous sommes rentrés chez nous, enchantés de notre bru, et de toute sa famille, y compris tous les parents de Douai, qui se sont montrés, ce que sont d'ailleurs tous les vrais français de la vraie bonne compagnie, fort aimables et fort bienveillants.

Je me réjouis de la hausse des fonds turcs, mais je serai encore plus content quand vous serez sorti sain et sauf de cette opération hasardeuse, dans laquelle il m'est impossible d'avoir confiance.

Marie soupire toujours après M. Dûe qui n'arrive pas.

Vos livres sont enfin arrivés, j'ai payé pour le transport des ces vieilleries un peu plus qu'ils ne vaudraient si on les mettait en vente, encore a-t-il fallu présenter requête pour obtenir qu'ils entrent en franchise de douane.

Mon cher Jules, nous vous embrassons tous avec la plus grande affection.

Madame Sacquereu et votre belle-soeur ont exprimé les regrets les plus sympathiques sur votre absence, nous les partageons bien sincèrement, et votre éloignement dans ce moment était la seule chose qui rendit la fête incomplète.

Bruxelles, lundi 13 octobre 1862

Mon cher Jules,

J'arrive de Cologne où j'ai laissé notre cher Karl-Johan dans une position relativement bonne.

Marie et sa Mère sont restées auprès de lui, ainsi que son Père (Düe), sa Mère, son frère Wilhem, sa tante Mme Sibern enfin toute une colonie.

Voici les faits : Vendredi 3, j'ai reçu de Cologne un télégramme m'annonçant que M. Düe, que nous attendions à Bruxelles, était tombé dangereusement malade. A 4 heures j'étais à Cologne où Düe était dans une position fort grave, il avait eu à 2 heures de la nuit un crachement de sang violent, mais le médecin déclarait le amélioré.

On avait télégraphié à Vienne et à Christiana.

De Vienne la famille Düe avait de son côté télégraphié à Bruxelles, en annonçant l'événement et le départ immédiat pour Cologne.

Sur cette communication votre Mère crut devoir conduire Marie à son fiancé, elle me consulta, je partageais son opinion, et à 4 heures elles me rejoignaient toutes deux. L'état du malade s'était amélioré.

Le même jour à 10 heures du soir M. et Mme Düe arrivent pénétrés de reconnaissance pour la promptitude que Marie avait eu l'attention de leur faire connaître, et qui avait considérablement diminué les angoisses et les douleurs de leur long voyage, en sachant que leur fils n'était plus entièrement abandonné et qu'un ami veillait auprès de lui.

L'état du malade s'est sérieusement amélioré jusqu'à vendredi, qu'un nouveau crachement est venu nous effrayer, mais il était beaucoup moins considérable et les médecins ne se sont nullement allarmés. En résumé l'avis des médecins de Cologne de Vienne et de M. Lelong, également consulté à Bruxelles, est que le pauvre Charles-Jean pourra guérir entièrement avec beaucoup de soins de calme et de silence, et au moyen d'une résidence prolongée dans quelque contrée méridionale.

Voilà où en sont les choses, on hésite sur la résidence entre le Midi de la France, Venise, l'Algérie, Matihi (?) ou l'Egypte, mais aussitôt que son état permettra de le transporter, on le mettra en route, en compagnie tout au moins de son frère et du fidèle Hans.

Marie a beaucoup réussi auprès de toute la famille.

M. et Mme Düe l'appellent leur fille et l'embrassent tout le long de la journée.

M. Düe a annoncé officiellement les fiançailles de son fils au Ministre des affaires étrangères et au Ministre de Constantinople.

Karl-Johan a remis avec une sorte de solennité en présence de la famille la bague de fiançailles qu'il avait apportée pour elle, avec quelques autres petits présents qui le rendent fier et qui la rendraient heureuse, si la triste état de son cher fiancé, n'assombrissait cette circonstance.

Je vous tiendrai au courant de la situation que je n'avais pas permis qu'on vous fît connaître, parce que l'absence de M. de Jonghe ne vous laissant pas la liberté de venir, il me semblait inutile de vous occasionner les angoisses que votre amitié devait naturellement vous faire concevoir pour un ami aussi digne de l'affection que vous lui portez.

Maintenant vous savez tout dans le plus grand détail, et je vous écrirai souvent.

Samedi, 25 octobre 1862

Mon cher Jules,

Les nouvelles que nous recevons de Carl-Johan ne sont pas mauvaises, mais elles accusent une extrême lenteur dans la convalescence, et une immense faiblesse chez ce cher malade. Hier on l'a transféré d'un appartement dans l'autre, et cette simple opération a failli le faire évanouir.

Tout cela cadre mal avec le projet de sa famille de le faire aller à Venise.

Je persiste à croire qu'il eût été plus sage et plus utile de le diriger sur le midi de la France; les étapes en seraient plus commodes.

Bruxelles, Paris, Orléans, Tours, Bordeaux, présenteraient successivement des lieux de séjour d'autant plus favorables qu'ils se rapprocheraient davantage des températures chaudes que l'on recherche dans cette triste circonstance.

Pour aller à Venise au contraire, il faut faire un long voyage beaucoup plus difficile et plus désagréable, et je doute que le climat de cette ville soit aussi avantageux que celui de Pau ou des îles d'Hyères.

J'espère que vous mon cher Jules vous vous portez bien.

Nous attendons bientôt Gustave et sa femme à Bruxelles.

Dieu veuille que nous puissions vous attendre aussi dans un temps rapproché.

Nous vous embrassons tous avec la plus tendre affection.

7 novembre 1862

Mon cher Jules,

N'ayant pas reçu hier la nouvelle de l'arrivée de M. Dûe à Vienne, nous avons envoyé un télégramme, auquel il a été répondu que la faiblesse du malade l'avait retenu à Prague.

Ce matin une lettre de Mme Dûe est venue confirmer cette halte, qui d'ailleurs n'a rien d'inquiétant, la fatigue et la faiblesse de Karl-Johna en étant les seuls motifs.

Hier Mme Goethals la Mère, nous a dit que M. de Jonghe part dans quelques jours pour ... Bois-Seigneur-Isaac, où toute la famille va passer quelques jours réunie.

Après cela on songera au départ pour St Ptersbourg, où Mme Valentin accompagnera son mari, en laissant l'enfant à la garde et aux soins de sa Grand-Mère.

Tout cela vous promet de jolis intéress, mille fois tant mieux, un Ministre un peu carottier ne peut déplaire à un secrétaire intelligent.

Je crois qu'il ne faut pas d's au pmurriel d'intérim, mais je la laisserai puisqu'elle y est sans autre examen.

Nous avons ici depuis deux jours Madame Gustave, qui est charmante de douceur de distinction et de bonté, tout le monde en est enchanté, et c'est justice.

Gustave respire le bonheur, il est vraiment superbe.

Toute la famille vous embrasse, toute la famille vous aime, et je suis le chef de la famille.

Vienne, le 14 novembre 1862

Mon cher Jules,

Nous sommes ici, votre Mère, Marie et moi, au milieu de la charmante famille, qui avait adopté Marie avec tant de sympathie et d'affection.

Aujourd'hui on enterre le regrettable fiancé de notre chère Marie, qui, au milieu de sa profonde douleur, ne cesse de vous remercier du fond de son cœur de l'intelligente affection avec laquelle vous aviez pourvu à son bonheur, en lui destinant le plus noble, le plus digne et le plus beau fiancé, qu'il fut possible de rêver pour elle.

Charles-Jean est mort doucement, sans agonie, son frère qui lui tenait la main, ne s'était pas même aperçu qu'il avait cessé de respirer, il a souvent parlé de vous, de Marie, à qui il a envoyé de ses cheveux, et finalement de son bonheur de quitter la terre, où il n'était plus destiné qu'à souffrir. Depuis son arrivée à Cologne, lui seul ne s'est pas fait un instant illusion sur la situation, il s'y est préparé avec une grande force de caractère, et une résignation, qui prouve une fois de plus la noblesse de ses instincts.

Nous savions mon cher Jules, que vous ne pouviez aimer qu'un homme digne de vous, mais l'admirable mort de Charles-Jean est venue révéler encore un côté de son caractère, que jusqu'ici on avait pu ignorer.

Marie, qui a pris le grand deuil, accompagne aujourd'hui les dames de la famille, qui vont déposer des fleurs sur le corps.

Tout le monde ici l'accable de bontés et de prévenances, tout le monde l'aime et tout le monde vous aime aussi, mais Marie plus que tout le monde, elle et nous, nous soupirons après l'instant où nous pourrions vous embrasser, pleurer ensemble et vous exprimer encore une fois combien nous vous sommes tous reconnaissants.

Nous serons encore pour quelques jours ici et lundi prochain, nous retournerons pas le train afin d'éviter Cologne dont le souvenir nous serait à tous pas trop pénible.

Votre Mère, Marie et moi, nous vous embrassons mon cher Jules, avec la plus tendre affection.

Votre Mère et moi nous vous bénissons une fois de plus.

Bruxelles, le 25 novembre 1862

Mon cher Jules,

Nous voilà revenus de notre triste voyage. La santé de votre Mère, celle de Marie et la mienne se sont fort bien soutenues pendant cette épreuve.

Les rapports que nous avons eus avec la famille de notre regretté Carl Johan, n'ont fait qu'augmenter nos regrets, en voyant tout ce que Marie a perdu de bonheur dans les projets que vous aviez conçus pour elle avec tant d'affection, de sagesse et de prévoyance.

Marie comme nous, vous sera éternellement reconnaissante, et quelle que soit son affliction, elle sent toute la gloire qui rejaillit sur elle, du fait seul d'avoir été choisie pour épouse, par le jeune homme le plus accompli qu'il soit possible de rêver, et admise avec affection et sympathie dans la noble famille (et belle) qui allait devenir la sienne.

On a comblé Marie de bontés à Vienne, et nous, d'attentions de toutes les espèces.

Je viens de recevoir votre lettre du 16, qui m'a été expédiée par M. Düe, nous allons reprendre à dater d'aujourd'hui le cours régulier de notre correspondance, je regrette de n'avoir pas pu être plus exact, car je sens mon cher enfant, combien vous aussi, vous avez besoin de consolations, mais je sais aussi qu'elles sont impuissantes, et que le temps seul peut adoucir des chagrins de l'espèce de ceux que nous éprouvons tous en ce moment.

Il n'est qu'un seul moyen de les adoucir, et c'est de les confondre, aussi désirons vous vivement vous embrasser, le retour de M. de Jonghe doit vous permettre une absence, tâchez mon cher Jules, de venir consoler votre soeur en pleurant avec elle, et nous même, qui avons aussi besoin de consolations, je me chargerai des frais du voyage.

Je n'ai pu trouver l'adresse de M. W..... qu'au dernier jour de notre séjour à Vienne, nous nous sommes croisés sans nous rencontrer.

Marie doit nous écrire aujourd'hui et joindre ses instances aux miennes pour que vous veniez passer l'hiver à Brux.

Nous vous embrassons mon cher Jules avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire.

Bruxelles, le 10 mai 1863

Mon cher Jules,

Nous attendions votre lettre avec grande impatience, il nous tardait de savoir comment s'étaient passées vos premières journées de voyage; tout va pour le mieux, nous en sommes heureux et nous vous félicitons de tout coeur.

Ménagez vous bien tous les deux, la santé est toujours utile, mais pendant un long voyage, elle est indispensable; et l'on doit se préserver en même temps du froid, du chaud, des excès de fatigue de toutes les espèces, en un mot il faut être sage et prudent.

Votre Mère et moi nous vous embrassons avec tendresse, il va sans dire que tous mes autres enfants embrassent aussi leur soeur Aline, comme leur frère Jules.

Mardi, 12 mai 1863

Mon cher Jules,

Votre itinéraire me semble un peu compliqué, et basé d'ailleurs sur la supposition que nous comptons Marie et moi partir le matin de Cologne. Or tel n'est point notre projet, nous comptons partir d'ici dimanche 17 à 9 h 30; ce convoi doit nous déposer à Coblents entre 7 et 8 heures du soir.

Si comme je le pense un convoi conduit le soir même les voyageurs à Ems, nous irons vous y rejoindre pour passer ensemble le reste de la soirée et partir le lendemain pour Mayence.

Vous saurez sur les lieux si ce projet est praticable, dans le cas contraire, fixez un rendez-vous le plus favorable à vous, mais en partant du départ de Bruxelles le 17 à 9 h 30; il doit y avoir des communications et des points de repère entre Ems et Mayence.

Embrassez Aline pour moi et pour sa mère, qui croyait trouver quelques lignes de sa nouvelle fille à son adresse à elle.

A dimanche en toute hâte.

14 mai 63

Mon cher Jules,

Nous partons toujours dimanche à 9 h 45 pour Coblenz où nous arriverons vers 7 h du soir.

Je pense qu'un train quelconque nous conduira de là à Ems où nous irons vous rejoindre, pour remonter ensemble le lendemain jusqu'à Mayence.

Si contre mon attente, il n'y avait aucun moyen de rejoindre Ems dans la soirée, nous attendrions soit vous, soit des nouvelles, à l'hôtel du Géant à Coblenz; au surplus je ne doute guère qu'il y ait correspondance entre les chemins de fer pour conduire les voyageurs en un jour.

Je me fais une fête mes chers enfants de vous voir, de vous embrasser et de passer quelques ~~jours~~ heures avec vous.

6 juin 1963



Mon cher Jules,

Je viens de recevoir votre lettre n° 1 à l'instant même, et je ne hâte de vous en remercier ainsi que de votre bonne promesse d'écrire tous les lundis.

Je félicite notre chère Aline du témoignage d'affection que vient de lui donner la famille de Sa Mère, j'en augure bien de vos relations avec votre nouvelle famille.

Nous sommes ici en pleine fièvre des élections. A peine étais-je rentré de Vienne qu'on s'est emparé de moi pour compléter une liste de conservateur.

Nous n'avons aucune chance de s....., mais j'ai accepté avec des restrictions qui ne compromettent ni le présent ni l'avenir.

Notre voyage à Vienne s'est parfaitement achevé, nous sommes revenus par Prague et la Saxe; Dresde est une ville superbe.

Nous vous embrassons tous, vous et Notre Aline, avec la plus tendre affection.

Bruxelles, le 16 juin 1863

Mon cher Jules,

Vous avez dû voir pas les journeaux, ou tout au moins par le Moniteur le résultat des élections du 9 juin.

L'échec moral subi par le Ministère rend sa chute inévitable; on cherchera bien à se cramponner un peu aux portefeuilles mais il faudra se résigner, et céder la place à d'autres.

Les autres ne peuvent être que de Brouckhere; je ne pense pas que ce changement puisse vous être personnellement désagréable.

Vous avez vu que j'ai figuré sur une liste de conservateurs, qui a obtenu 2 390 voix, soit 5 à 600 de plus qu'on ne l'espérait.

Voici comment cela s'est passé, j'ai été porté sur cette liste presque par surprise, et avant même d'y avoir consenti.

J'ai saisi l'occasion pour prendre la position politique que je veux me réserver pour l'avenir : j'ai donc écrit dans le journal par lequel j'avais appris ma candidature, et cela le jour même : "que je consentais à accepter ce témoignage de sympathie, mais à la condition expresse qu'il soit dénué de tout engagement antérieur de tout mandat impératif quelconque et que je sois dégagé de toute solidarité de principes politiques avec les honorables candidats auxquels j'ai été adjoint".

Cette lettre a été fort appréciée, et déjà elle porte ses fruits. L'association catholique de Tournai m'offre la candidature qui va s'ouvrir par le décès prochain et inévitable de M. Despres.

J'entrerais probablement en lutte avec M. Rogier. Ce sera un beau débat.

"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire".

Le plus grand secret sur cette affaire.

Je vous embrasse vous et votre charmante Aline.

19 juin 1863

Mon cher Jules,

Dans votre lettre du 15 n° 3, vous demandez pourquoi le parti catholique a présenté une liste, alors qu'il était certain d'un échec.

C'est qu'au moyen de sa liste il voulait faire passer les candidats de la Louve (?), qui comme vous le savez, sont des dissidents de la libéralerie.

On a été près du succès, et si l'on avait réussi, c'en était fait de l'omnipotence de l'association libérale.

Dans ce cas la Louve se renforçait de tout ce que perdait la maison des Brasseurs, et une fois l'équilibre établi entre ces deux forces, également malfaisantes, le parti conservateur pouvait lutter avec succès et arriver.

Les meneurs ministériels ont très bien compris senti le coup, et ils comprennent si bien le danger, qu'ils renoncent au projet de présenter M. Rogier à Bruxelles, où on souhaite voulait le faire entrer d'abord, en remplacement d'un Van Volxem ou d'un De Rouge (?) quelconque.

Je persiste à croire que malgré l'aplomb de ses journaux, le ministre sera forcé de se retirer.

Marie est encore à Tournai.

Marie de Perrigny, atteinte d'une maladie très grave, a été fort mal ces jours derniers, elle va un peu mieux maintenant, mais le point pleurétique dont elle est atteinte, n'est point assez dominé pour qu'on puisse répondre d'elle. Sa pauvre mère est dans une bien triste situation.

Votre installation nous fait grand plaisir, mais je regrette de vous voir à la fois : cuisinier, cocher, domestique et femme de chambre, cela ne paraît constituer un train dont on pourrait retrancher quelque chose.

Embrasser pour moi votre aimable Aline, dites lui en passant que si je suis Général pour les militaires, Monsieur le Baron pour les sots, je ne veux être pour elle que son cher et bon Papa, parce que je la regarde comme ma chère et bonne fille

Bruxelles, le 26 juin 1863

Mon cher Jules,

La persistance des Ministres à se cramponner à un pouvoir que la confiance du Pays leur refuse, rend bien difficile de prévoir la solution de la situation actuelle. M. de Brouckhère n'est pas impossible malgré ses tristes palissaderies, les conservateurs ne peuvent arriver que si on leur accorde une dissolution, et la dissolution est une mesure fort grave et fort agitante; on recule toujours un peu devant les extrêmes. Je vous tiendrai autant que possible au courant de ce que je pourrai savoir, mais soyez certain que nos gouvernants conserveront leurs traitements, jusqu'à extinction de forces physiques.

En ce qui me concerne, voilà où en sont les choses : dans la prévision de la mort ou de la démission d'un certain M. Després représentant de Tournai, les chefs du parti conservateur de cette ville m'ont offert la candidature, que de leur côté les libéraux semolent avoir offerte à M. Rogier.

J'ai eu à ce sujet une longue conférence avec l'Evêque où tous nos points ont été convenus.

Non content de cette garantie, je lui ai écrit une lettre dans laquelle je déclare personnellement ne vouloir accepter d'autres conditions que celles que j'ai mises à ma candidature de Bruxelles, que je vous ai mentionnées, et j'ajoute que je ne veux concourir à aucune dépense de quelque nature qu'elle puisse être.

Je recommande en outre d'examiner la question avec maturité, de ne pas s'exposer à un échec qui rendrait au ministère une partie de son prestige qu'il a perdu, et finalement de bien s'assurer si une autre candidature, plus locale que la mienne, n'aurait pas plus de chances de succès.

Vous voyez mon cher Jules, que je prends bien mes précautions, et que le cas échéant, un échec, dans de pareilles conditions, me laisserait bien entier pour l'avenir.

Marie est encore à Tournai ainsi qu'Emma.

Votre Mère et vos frères se portent bien.

Tout ce monde là vous embrasse vous et votre chère Aline, avec la même tendresse que votre Père.

Marie Perrigny est toujours dans le même état, la convalescence ne fait aucun progrès.

Bruxelles, le 5 juillet 63

Mon cher Jules,

Il y a déjà deux mois que vous nous avez quittés, Dieu seul sait quand nous nous reverrons; cette idée m'attriste malgré moi, toutefois vous êtes heureux mon cher enfant, c'est là le principal.

J'espère que votre petite excursion en Finlande vous aura été agréable, à vous et à Aline, dans tous les cas vous trouverez dans la Comtesse Karamzine, le type le plus parfait de la femme superlativement aimable.

L'affranchissement des journaux pour St Pétersbourg est de 44 centimes par feuille, il ne me paraît pas que la lecture d'une gazette vaille ce prix. Toutefois si l'affaire de Tournai s'enmanche, je vous enverrai celle des feuilles conservatrices, dont la polémique pourra le mieux vous éclaircir à ce sujet.

Il y a d'ailleurs un temps d'arrêt dans cette affaire, M. Desprets ne voulant pas mourir, et ne voulant pas davantage donner sa démission, ce qui contrarie fort le Père Rogier toujours à la recherche d'une position parlementaire, et qui même parmi ses adhérents, ne trouve pas un ami assez dévoué pour lui céder sa place.

Marie de Perrigny se porte beaucoup mieux, on peut la considérer comme étant en franche convalescence.

Je n'écris pas à Aline aujourd'hui ma lettre, comme ma tendre affection, étant pour elle comme pour vous.

Nous écrivons toujours dans les suppositions que vous jouissez de la franchise de port; s'il en était autrement, ne manquez pas de m'en instruire. J'attends une réponse à ce sujet.

Blankenberg, le 24 juillet 1863

Mon cher Jules,

Quoique nous soyions à Blankenberg j'ai diné hier au Palais de Bruxelles, et là Mgr le Duc de Brabant, après avoir fait votre éloge dans les termes les plus chaleureux, m'a chargé de vous assurer de son affectueuse bienveillance.

Je m'acquitte de ce devoir, qui, comme vous le pensez probablement, m'est infiniment agréable.

Le Roi a été fort gracieux pour moi, il m'a entretenu fort longtemps, et de nouveau il a exprimé les regrets de la retraite précipitée du Ministère de Decker.

Tout cela n'empêche pas que le 9 du mois prochain j'atteins mes 65 ans, et que le même jour j'anvoie ma demande de retraite qui est déjà écrite, cachettée et prête à être remise à S.M.

Je suis sans nouvelles de Tournai, le défunt n'est pas mort, nous attendrons.

Marie et Charles se trouvent très bien des bains de mer, moi je m'ennuie un peu, mais en somme je ne suis pas mécontent de mon séjour.

Mille affections à Aline et à vous mon cher Jules.

Blankenberg, le 28 juillet 1863

Mon cher Jules,

Nous sommes toujours ici où les bains de font grand bien à votre soeur, ce qui nous déterminera à y prolonger notre séjour.

Dès que M. Després aura pris sa démission je vous tiendrai au courant par l'envoi des journaux catholiques qui s'occuperont de la lutte tournaïsiennne.

Le 9 août j'atteins ma soixante-cinquième année, et le même jour j'envoie au Roi ma demande de retraite qui est déjà toute prête. Il ne convient pas que je laisse à sa clique dominante (?) le plaisir de m'expulser.

Je demande mille fois pardon à Mme Karamzine d'avoir si outrageusement estropié son nom, cela est d'autant moins pardonnable qu'ayant eu une fois l'occasion de la voir à Bruxelles, elle m'a complètement séduit, et que depuis cette époque, je suis au nombre de ses plus ardents admirateurs.

Ne mangez plus jamais d'écrevisses en Russie, quelques artifices de d'élégance et de langage que puissent employer ces crustacés pour vous séduire en leur faveur.

Dites à la Baronne Jules, que je l'aime de tout l'amour qu'elle a pour vous, et que je lui rends avec vous toutes ses affections.

Tout est à la guerre, les fonds baissent, le flot révolutionnaire monte, Dieu seul sait comment tout cela finira, en attendant portez vous bien vous et votre charmante femme; je vous embrasse tous les deux avec la plus tendre affection.

le 1er août

Mon cher Jules,

Nous prolongerons notre séjour à Blankenberg, dont Marie se trouve fort bien au physique et au moral.

Je viens de recevoir votre lettre, qui confirme mes idées à l'endroit de ce qui se prépare en Europe du chef de l'aimable Pologne.

Je vois avec plaisir que vous avez été fort bien reçus tous les deux et que les agréments de la s.... ne vous feront pas défaut dans votre exil.

Je n'ai que le temps de vous dire pour votre Mère et pour moi, que nous vous aimons vous et votre charmante Aline de tout notre coeur.

Blankenberg, le 6 août 1863

Mon cher Jules,

Je vous remercie de vos bons souhaits et de la sollicitude dont vous faites preuve pour mes intérêts; mais en demandant ma pension au jour où j'atteinds l'âge fixé par la loi, je ne sacrifie pas comme vous le croyez le 5e, car je n'y ai pas droit. A la suite d'une discussion qui a eu lieu à la Chambre, il y a environ 10 ans à l'occasion du Général S.... n, il a été décidé que le temps passé dans la section de réserve ne compterait plus dans les 10 années de ~~service~~ grade.

Cette décision de la Chambre est souverainement absurde, mais enfin elle existe, de sorte qu'an ne demandant pas ma pension de retraite, je laisserais à ces Messieurs le plaisir de me l'infliger quelques jours plus tard.

Toutefois mon cher Jules, pour vous prouver le cas que je fais de vos observations, j'ai écrit hier à de Biber de voir le Colonel G..... de ma part, et de savoir de lui si l'application du principe posé par la Législature avait été générale.

Si elle ne l'a pas été, je le prierai de ne pas expédier ma demande à S.M. et je laisserai aller le courant mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi.

Je pense mon cher Jules, qu'après ces explications, vous croirez comme moi, qu'il y a plus de dignité à demander ma retraite qu'à l'attendre de la main de mes ennemis.

Marie se remet beaucoup et se trouve très bien du séjour de Blankenberg, nous y resterons jusqu'au 14.

Je vous embrasse vous et Aline, avec la plus tendre affection.

Blankenberg, le 13 août 1863

Mon cher Jules,

Je ne vous écris que par acquit de conscience, notre vie ici est telle qu'il n'y a rien à en raconter.

Par votre n° 11, nous apprenons à la fois votre rhume et sa guérison, soyez toujours prudents tous les deux dans l'affreux climat, auquel toutes les splendeurs de la Cour des Czars ne suppléer.

Votre bonne Aline m'a écrit à l'occasion de mon anniversaire une lettre dont je suis encore enchanté.

Embrassez la pour moi, mon cher Jules, et croyez tous les deux à ma tendre affection.

Bruxelles, le 23 août 1863

Mon cher Jules,

Rentré définitivement à Bruxelles, je reprends à la fois ma correspondance régulière et la numération de mes lettres.

J'ai envoyé le 9 à S.M. ma demande de pension, jusqu'aujourd'hui je n'ai reçu aucune réponse, voilà pourquoi vous n'avez rien vu au Moniteur.

J'ai assisté au Congrès de Malines, il est difficile de voir un spectacle plus majestueux que celui de cette grande manifestation politico-religieuse.

Les M....., les C....., les M....., les Wieseman (?) ont tour à tour et enchanté l'auditoire.

Mais ce qu'il y a eu de plus « surprenant dans cette affaire, c'est à coup sûr, de voir le Vénérable Baron de Gerlache, le premier Magistrat de la Belgique, l'ancien Président du Congrès, qui a institué cette Belgique, et formulé lui-même sa constitution, de voir dis-je, cet homme respecté de tous, ayant à ses côtés le Primat de la Belgique et le Primat de l'Angleterre, ayant derrière lui, tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'élevé dans le royaume et à l'étranger, formuler l'anathème à ceux qui dirigent aujourd'hui le Gouvernement, les condamner sans réserve, dans leur origine, dans leur marche et dans le but qu'ils poursuivent.

C'est là une situation que je crois unique, et dont je cherche en vain l'analyse, dans tout ce que je sais de l'histoire.

M. Desprets n'est pas mort, mais il a demandé sa démission sur les instances de son parti, qui a offert déjà la candidature à M. Rogier.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Tournai, d'où je conclus que les conservateurs auront suivi mon conseil, en déterminant

28 août-1863

Mon cher Jules,

Conformément à ma demande, qui était d'ailleurs fort convenablement formulée, j'ai reçu ma pension, mais le Roi ne m'a pas daigné répondre un seul mot. On me traite absolument en ennemi, et si j'entre un jour au Parlement, on sera fort étonné sans doute, si l'on ne trouve plus chez moi, le stupide dévouement dont j'ai sottement fait profession pendant un demi-siècle. Bonne leçon pour ceux qui entrent dans les carrières publiques, ils doivent se rappeler que les Rois sont les plus égoïstes des hommes, et que le Roi Léopold est le plus égoïste des Rois.

A propos de parlement, je n'ai aucune nouvelle de Tournai, ce ne sera pas par cette porte que j'entrerais dans la vie politique.

Charles est parti hier pour l'Angleterre où il restera une quinzaine de jours, Gustave, parti pour Châlon, n'est pas point encore revenu, et nous ne savons s'il est en Angleterre, ni où il peut être. Vous voyez que la manie des voyages s'est emparée de toute la famille.

Votre nouvelle excursion en Finlande me réjouit pour vous, mandez nous si ce projet a quelque chance d'exécution.

Les fonds que vous avez eu connus à la Caisse des Propriétaires ont donné cette année un dividende supérieur aux autres années, j'aurai donc à vous remettre au 10 octobre une somme de près de mille francs, pour surplus de votre revenu, tirez donc sur moi pour cette époque, je garderai ce qu'il y aura de moins pour mes frais d'administration, et le billet de mille sera prêt à faire honneur à votre signature.

Si toutefois vous préféreriez que je porte cette somme à votre crédit, ou que je la conserve à votre disposition, ayez soin de m'en aviser.

J'ai vu hier M. de Seisal, qui espère fort que le Prince Demidoff renouvellera l'offre de vous céder son petit hotel, il pense comme moi, que du cousin d'Aline, une pareille proposition peut d'autant mieux s'accepter, qu'elle est assez d'usage en Russie, et dans toutes les grandes villes, parmi les personnes de la haute société.

Embrassez la bien cette chère Aline, et dites lui que je l'aime de tout mon coeur, comme je le fais depuis 28 ans pour vous.

Les renseignements demandés sur le Congrès de Malines dans votre n° 14, que je revois à l'instant même, sont contenus dans ma lettre précédente, je n'ai rien à ajouter sinon que l'effet général a été considérable, et que j'espère qu'il aura son action sur la chute, plus ou moins prochaine du Cabinet. J'ai payé pour vous une petite note chez Harmand, je joins cet article aux honoraires que je m'adjuge comme administrateur.

2 septembre 1863

Mon cher Jules,

Ceci est pour vous féliciter à l'occasion de votre anniversaire, j'espère que ma lettre vous arrivera le 7, que j'ai toujours considéré comme un jour de bonheur depuis votre naissance.

M. Louis Dumortier ayant consenti à se laisser porter à Tournai, ma candidature s'est effacée devant la sienne, c'est ce que j'avais chaudement recommandé, en adhérant aux propositions qui m'étaient faites en juin. M. Louis Dumortier est l'homme le plus propre à réussir à Tournai, il a beaucoup plus de chances que je n'en aurais eu moi, et nous avons quelque espoir mais le Ministère qui joue son va-tout sur cette dernière carte mettra tout en oeuvre pour l'empêcher, et l'on ne peut répondre de rien.

J'espère mes enfants que vous vous protégez bien, et je vous embrasse en vous bénissant tous les deux.

10 septembre 1863

Mon cher Jules,

Votre lettre du 5 n° 16 contient des observations fort justes sur ce que je pourrais tirer de mon entrée à la Chambre, mais que voulez-vous mon enfant, la vengeance est le plaisir des dieux, et moi simple mortel je ne serai pas fâché d'avoir l'occasion de dire leur fait aux gens qui se sont si mal conduits à mon égard.

Quoiqu'il en soit, j'attendrai bien tranquillement que cette occasion se présente d'elle-même, et je ne dépenserai ni pour la faire naître, ni un sou ni une démarche; et si elle ne vient jamais, j'en suis déjà consolé dès aujourd'hui.

J'attendrai pour fermer ma lettre, que j'aie reçu de Gustave le résultat de l'élection de Tournai qui a lieu en ce moment.

Au milieu de vos splendeurs de Finlande, n'oubliez ni la maison, ni ceux qui attendent avec tant d'impatience le moment où vous y rentrerez avec votre aimable Aline que nous embrassons tous ainsi que vous, avec la plus affectueuse tendresse.

Présentez mes hommages les plus respectueux à Madame Karamzine, que j'ai eu l'honneur de voir à Bruxelles; et à l'occasion dites lui l'effet qu'elle a produit sur Henri de Brouckhère et sur moi, alors qu'il n'était pas question qu'elle put un jour devenir votre belle-tante.

M. Rogier est élu avec 1758 voix contre 1 265, qu'a obtenu M. Dumortier. Il est fort heureux que je ne sois pas mêlé à cette déception.

21 octobre 1865

Mon cher Jules,

Je vous félicite fort d'avoir accepté la proposition de gracieuse et si galamment réitérée de M. Demidoff, vous ne pouviez mieux faire, et la plus extrême délicatesse s'accorde avec les convenances dans cette occasion; il ne resté plus qu'à espérer que M^r de Jonghe reste fort longtemps à Bruxelles et que votre position actuelle se prolonge jusqu'à ce que vous reveniez en Belgique.

Il n'y a rien de nouveau ici, les chambres vont s'ouvrir, nul ne peut prévoir le marche des événements, mais j'aime à espérer que les gens de l'.... cessent enfin de triompher.

En tout état de choses mon cher Jules, je ne cesse de vous aimer vous et votre Aline, que nous embrassons tous ici avec la plus tendre affection.

10 novembre 1863

Mon cher Jules,

Nous avons eu l'honneur de voir Mme Karamzine, qui est toujours aussi parfaite qu'elle m'est apparue lorsque je lui ai été présenté il y a deux ans.

S'il fait mauvais à St Pétersbourg, le temps n'est guère beau à Bruxelles, des bourrasques, des tempêtes et des pluies violentes, voilà notre menu journalier, cela n'est pas régalant.

On ouvre les chambres aujourd'hui, j'attendrai le discours de la Couronne pour terminer ma lettre.

Charles vous écrit en anglais, il a fait sa lettre aussi couramment que moi la mienne, je ne sais si elle est bien, mais toujours est-il qu'il apprend avec une facilité étonnante.

Nous sommes sans nouvelles des Düé, que nous attendons toujours.

M. C... n'a plus reperu, je l'avais invité à dîner, il s'est excusé sur un petit voyage à Paris, je ne sais s'il est, ou s'il n'est pas revenu.

Je ne crois pas que la conduite politique de feu M. de Decker doive influencer sur les relations de sa veuve, mais dans tous les cas, si l'on en peut oublier la conduite du Ministre vis à vis du Gouvernement, l'on peut bien se rappeler aussi qu'il m'a fait donner l'ordre de l'Aigle Blanc.

Le discours du Roi est aussi incolore que jamais discours ait été, il constate par cela même que le Ministère reconnaît qu'il est temps d'.....

Je termine mon cher Jules, en vous embrassant vous et Aline, avec la plus tendre affection.

24 novembre 63

Mon cher Jules,

Mme Dûe vient de partir, elle a passé huit jours avec nous, et laisse tout le monde enchanté de son amabilité, de sa bonté parfaite et de la grâce familière de sa manière d'être.

Il va sans dire qu'elle nous charge des meilleures choses pour vous et pour Aline, dont elle a vu toute la famille, et qu'elle aime sur parole avec sons affabilité ordinaire.

Nous avons eu aussi M. C... à dîner, il a été trouvé fort aimable par nous tous, parce qu'il ne cesse de dire du bien de vous.

Nous sommes tous heureux d'apprendre le complet rétablissement de notre chère Aline, embrassez la pour moi en la félicitant.

Notre Gouvernement marche cahin-caha, il est toujours en crise, et se traîne fort péniblement.

Marie est bien heureuse de la visite qu'elle a reçue, Gustave et Chrales ont été fort aimables pour Mme Dûe.

Tout ce monde et votre Mère et moi, nous vous embrassons avec la plus tendre affection.

30 novembre 1863

Mon cher Jules,

Nous ne savons que par ouï-dire les projets de M. de Jonghe, il n'a pas eu ~~l'occasion~~ l'attention de nous donner de vos nouvelles, mais la Grand-Mère de sa femme nous a dit qu'elle ne retournerait à Pétersbourg que tout à fait après l'hiver. Je me plais à croire qu'il est trop bon mari pour ne pas rester à Bruxelles autant que Mme de Jonghe y restera.

Mme Karamzine est partie en nous laissant tous enchantés de ses grandes manières, de sa grâce et surtout de son affection pour vous et pour Aline.

Malheureusement son séjour à Bruxelles a été l'occasion de quelques froissements entre vos deux familles, certains procédés un peu trop légers ont refroidi nos relations, et depuis quelques jours, nous n'avons plus eu l'occasion de voir ni vos belles-sœurs ni leur Père.

Nous sommes tous fort heureux du complet rétablissement de notre chère Aline; nous l'embrassons ainsi que vous, mon cher fils, avec la plus tendre affection.

9 décembre 1865

Mon cher Jules,

Le parti conservateur organise un pétitionnement formidable pour l'affaire des cimetières (?); il en organise simultanément un autre pour le d.g..... des droits sur la b....., cette pauvre b..... qui a été chargée à elle seule de toutes les iniquités de l'octroi. Ces deux mesures auront je l'espère pour résultat de produire une agitation salubre et favorable au parti, si comme tout le fait prévoir, on est conduit, par la force des choses, à une dissolution.

Je crains fort que le printemps ne se passe pas, sans que de grandes commotions européennes ne viennent mettre un terme à nos petites discussions intérieures; le remède serait pire que le mal; enfin qui vivra verra.

La lettre que votre Mère a reçue hier d'Aline, ne faisait pas prévoir ce que vous nous dites de son nouveau rhume; j'espère dans tous les cas, qu'il n'est plus question de cette petite indisposition.

Mme Goethals nous a dit que M. de Jonghe se propose de partir au commencement de janvier, c'est toujours la même rengaine, j'espère bien que, comme les autres fois, sa paresse l'emportera sur son zèle.

Embrassez bien ma chère Aline, mon très cher Jules et croyez à mon immense tendresse pour vous.

Je n'ai pas reçu le n° 27.

19 décembre 1863

Mon cher Jules,

Vos deux lettres du 14 sont arrivées ce matin, Charles est enchanté de votre appréciation de ses progrès, il a une aptitude singulière et une ténacité, que les études scolaires ne faisaient pas prévoir; il devient de plus fort joli garçon, il se tient très droit, en somme, au physique comme au moral, il gagne énormément tous les jours.

Emma nous est à la fin revenue pleine de santé, mais pas grosse du tout.

Vous aurez vu les nouvelles cochonneries parlementaires qui viennent de déshonorer une fois de plus notre chambre des Représentants, tout cela finira-t-il par éclaircir les bonnes gens sur la valeur du système constitutionnel ? J'en doute, le 19e siècle me semble le plus bête de tous les siècles.

Portons nous bien, mangeons chaud et buvons frais, tant que nous pouvons; tâchez pour votre compte de suivre le mieux possible ces sages et cyniques conseils.

Embrassez ma chère Aline, avec toute la tendre affection que je vous porte.

Je ne sais si je ne vous ai pas dit que nous n'avions pas vu les de Jongne. Ils sont venus ces jours derniers, le grief n'existe donc plus.

Bruxelles, 28 décembre 1863

Mon cher Jules,

Mes bons souhaits à vous et à Aline; les vœux que je forme pour vous sont fort égoïstes mes chers enfants, car votre bonheur sera le mien, votre joie sera ma joie, et si je ne puis que vous aimer, au moins, vous aimé-je de toutes les forces de mon âme.

M. Rogier de Paris est dit-on en congé pour trois mois; on trouve probablement que la ficelle n'est pas assez longue comme cela, et que ce vieil imbécile n'a point assez mangé au ratelier de la Belgique.

Le Prince de Ligne est tout à fait hors de cause pour cette position; on pense généralement qu'elle sera dévolue à Beyens, mais d'autres croient que le Rogier de Bruxelles, aura assez d'adresse pour se faire octroyer cette ficelle de consolation, quand la Belgique ne sera plus assez bête pour le supporter à la tête de ses affaires, lui et les saltimbanques qui l'accompagnent.

Gustave a été reçu hier au Wauxhall avec un véritable succès. Marie va rentrer dans le monde, elle débatera dans une soirée que nous donnerons le 16 janvier.

A cette soirée mes chers enfants, vous nous manquerez, comme vous nous manquez toujours et partout, mais nous avons confiance et espoir dans le printemps prochain; en attendant, je vous bénis et je vous embrasse.

7 janvier 1864

Mon cher Jules,

Le parti conservateur n'a point pris fait et cause pour les anversois, il s'est borné à demander l'examen de leurs griefs; une enquête dans cette circonstance, ne pouvait avoir qu'un but de conciliation, soit en ~~demandant~~ démontrant l'inalité des exigences de la Métropole commerciale, soit en prouvant que l'on avait excédé les plans primitivement adoptés, en y ajoutant une toute petite citadelle de 184 hectares.

La constatation de la vérité est toujours une bonne chose, et je crois que la droite a fort bien fait de voter cette constatation.

Je pense comme vous qu'il faut toujours respecter une loi, mais il se trouve précisément que c'est le Gouvernement qui la falsifie, et l'opposition qui en réclame l'exécution pure et simple.

J'ai vu nier au bal de la Cour M. Lambermont, qui, d'ordinaire comme d'habitude m'a fait de vous les plus grands éloges, il est enchanté d'un rapport que vous avez récemment envoyé, et voit avec bonheur surtout, que vous "observez le Danube". C'est, dit-il, à la suite de ses conseils que vous ne perdez pas de vue ce cher Danube, et il me semble que l'amour-propre du Baron est agréablement chatouillé de cette circonstance.

Nous avons ici de 12 à 14 degrés de froid, cela nous rapproche de vos conditions atmosphériques, mais cela n'est guère facile à supporter, quand on n'a ni fourrures ni doubles croisées.

La pauvre Marie Perrigny est toujours bien souffrante, depuis un mois elle n'a pas quitté le lit, et le médecin commence à considérer sa situation comme fort grave; cela me désole, pour elle d'abord qui est une excellente fille, et ensuite pour sa pauvre Mère, dont je comprends si bien les anxiétés et les angoisses.

Portez vous bien, ménagez vous mon cher Jules, vous, et votre aimable et bonne Aline, je vous embrasse tous les deux avec la plus tendre affection.

19 janvier 64

Mon cher Jules,

Il n'est pas du tout question d'un Ministère conservateur, le Roi cherche un cabinet d'affaires, et s'il recourt aux catholiques, je n'ai nulle envie d'entrer dans la combinaison. Je tâcherai d'entrer à la chambre où je ne me fatiguerai qu'autant que cela me conviendra.

Toutefois je suis encore à croire qu'on manœuvre tout simplement pour présenter comme impossible toute combinaison nouvelle, afin de pouvoir reprendre tout tranquillement des portefeuilles auxquels on tient avant toute chose, en un mot la démission du Cabinet, me paraît être, ce qu'on appelle en termes de théâtre, une fausse sortie.

En attendant l'organisation du parti conservateur fait d'admirables progrès, le succès de Bruges a réchauffé les plus refroidis, et les excellentes mesures arrêtées par les Comités constitutionnels de toutes les villes, qui se sont mises en rapport, en correspondance et en solidarité, nous assurent désormais, des luttes chaudes et sérieuses, tout au moins, et quelquefois des victoires.

Marie en rentrant dans le monde, y a repris tous ses succès de danseuse, elle en jouit, sans cependant cesser de regretter le bonheur qui lui était promis, et auquel vous aviez tant contribué.

J'espère qu'Aline supporte bien les plaisirs et les rigueurs de votre hiver du Nord, je sais qu'elle réussit merveilleusement bien dans les salons de St Pétersbourg, j'en suis heureux pour elle et pour vous.

Il vient de m'arriver ici une dépêche du Palais, contenant sans autre explication, une lettre qui vous était adressée par le Curé de St Josse ten Node de votre autorisation de porter le titre de Baron.

D'après les différents timbres que porte cette p..., je pense que vous devez l'avoir perdue à Coblenz, et qu'expédiée

à votre suite par le propriétaire de l'hôtel du Géant, elle a fait le tour du monde, pour revenir paisiblement à Bruxelles, où elle repose dans votre dossier en attendant votre retour, qui je l'espère, ne se fera pas trop attendre.

Je vous embrasse mon cher Jules, avec la plus tendre affection, vous et ma fille Aline.

Marie Perrigny va de plus en plus mal.

Au moment de fermer ma lettre, j'apprends avec bonheur qu'il y a un peu de mieux dans l'état de Marie Perrigny, elle a passé une bonne nuit.

29 janvier 1864

Mon cher Jules,

Je pense comme vous qu'un Ministère d'affaires aura de la peine à se soutenir, mais beaucoup de gens croient qu'il est impossible de recourir à une autre combinaison.

Pour moi, je m'en tiens à ma première idée, c'est à dire à la fausseté sortie, je le crois d'autant mieux que Chazal, ayant fait ses adieux à la Chambre, avec des larmes dans la voix les habitudes mensongères de cet odieux Gascon, ne donnent lieu de penser qu'il a fort l'espérance et presque la certitude de rester au pouvoir, en retournant sa casaque libérale pour en faire une défroque catholique.

On dit qu'Auguste d'Anethan songe à quitter la carrière pour vivre avec son père.

On dit que M. de Jonghe est très mécontent de la nomination de Beyens, laquelle toutefois, n'est point encore officielle.

On ne parle plus du tout de la crise ministérielle.

On dit que Mme Karamzine est en ville, on dit qu'il y a eu hier ~~et~~ soirée dramatique chez M. de Seisal votre beau-Père.

Portez vous bien, amusez vous bien, descendez les montagnes russes, tâchez surtout de revenir le plus tôt possible à la maison, où vous êtes attendus tous les deux avec la plus vive impatience.

Marie Perrigny est toujours fort mal.

Mes chers enfants, je vous embrasse tous les deux avec la plus tendre affection.

Votre Mère, Marie et Charles se joignent à moi.

7 février 1864

Mon cher Jules,

Mes prévisions se réalisent, la fausse sortie s'accomplit, les Ministres restent, malheureusement les Conservateurs ont donné quelque à leurs adversaires en refusant l'occasion de resaisir le pouvoir; cette pusillanimité leur sera reprochée plus d'une fois, et amoindrira singulièrement la valeur de leur opposition.

Votre lettre du 2 parle d'une indisposition d'Aline, j'espère qu'elle n'aura aucune suite, et que votre bonne petite femme est de nouveau en mesure de se livrer à tous les plaisirs dont vous êtes assiégés à St Pétersbourg.

J'ai eu l'honneur de voir Mme Karamzine deux fois, d'abord chez le Prince Orloff, ensuite au Waux-Hall; elle est comme toujours charmante de grâce, de bienveillance et de bonté. On la désigne ici sous le nom de "la Dame aux belles perles"; elle en portait effectivement d'une magnificence peu commune.

Marie de Perrigny est toujours dans le même état, sa situation ne s'améliore en rien et reste toujours fort grave.

Nous jouissons d'avance mes chers enfants, du bonheur de vous embrasser, jamais nous n'aurons attendu l'été avec plus d'impatience.

Votre Mère se joint à moi, pour vous bénir et vous aimer.

Bruxelles, le 20 février 64

Mon cher Jules,

La triste mort de notre pauvre Marie Perrigny nous a mis en dehors de toutes nos habitudes, c'est ce qui explique le retard inaccoutumé que j'ai mis à vous répondre.

Hier ont eu lieu l'enterrement et le service; votre tante et ses enfants ont passé toute la journée chez nous, aujourd'hui il y a eu un second service à St Josse ten Noode. Enfin tout est terminé, tout est rentré dans l'ordre, mais il y a une excellente fille de moins, cette pauvre enfant était la bonté et la raison même; elle a horriblement souffert pendant une maladie qui a été une véritable agonie de deux mois.

Vous pouvez vous ~~figurer~~ imaginer ce qu'a été ~~pe~~ sa pauvre Mère pendant cette longue épreuve, elle a poussé l'amour maternel et l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, et sa douleur aujourd'hui est touchante au plus haut degré.

Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui mon cher Jules, mais je ne finis pas sans vous embrasser avec tendresse, vous et notre chère Aline.

25 février 1864

Mon cher Jules,

Nous n'avons ici rien de nouveau; ma soeur Clarisse est toujours au comble de la douleur, nous faisons tout ce que nous pouvons pour la consoler, mais une Mère ne se console pas de la perte de son enfant.

Le Moniteur vous renseigne sur les phases de la Politique, vous savez donc que la Chambre est convoquée pour le 1er mars, et que le Ministère reprend tout tranquillement ses portefeuilles, comme je vous l'avais annoncé dans ma lettre du 19 janvier n° 28.

La fausse sortie se réalise; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que le Roi se soit prêté à jouer un rôle dans cette comédie, et qu'il ait mystifié les membres de la Droite qu'il a fait semblant de consulter, auxquels il a fait semblant d'offrir le pouvoir, en y mettant des conditions qu'il savait bien être inacceptables, et qu'il fasse maintenant semblant de se soumettre à une situation, dont toutes les circonstances ont été prévues et arrangées par MM. Frère, Chazal et Compagnie.

Triste chose mon cher Jules, que le dessous de cartes de la politique.

Votre Mère et tout le monde se porte bien, nous sommes heureux de savoir qu'il en est de même chez vous, et nous vous embrassons avec la plus tendre affection.

3 mars 1864

Mon cher Jules,

Votre Tante, qui est toujours dans la plus profonde affliction, me charge en attendant qu'elle soit en état de le faire elle-même, de vous remercier de toutes vos sympathies pour son malheur, elle est surtout profondément touchée de l'appréciation que vous faites des qualités et du caractère de la pauvre fille qu'elle a perdue; en somme mon cher Jules, votre Tante vous aime comme nous ~~et~~ nous vous aimons tous, c'est à dire énormément.

M. de Jonghe parle de son départ, mais il en parle depuis si longtemps qu'il ne réussit à se faire croire par personne.

La situation politique s'embrouille tous les jours davantage, nul ne peut prévoir comment cela finira. Vous aurez lu dans le Moniteur la séance de la Chambre, jamais ministre constitutionnel n'a découvert la Couronne avec plus de désinvolture que ne l'a fait M. Rogier, il a fait parler le Roi, et n'est pas rentré sous terre quand M. de Theux a carrément démenti l'assertion qu'il prêtait à S.M.

En somme je crois que l'expérience aidant, le régime parlementaire est bien malade et que les bons esprits commencent sérieusement à se dégoûter d'un système qui peut amener les turpitudes auxquelles nous assistons.

Portez vous bien tous les deux, et aimez nous comme nous vous aimons.

Bruxelles, 11 mars 64



Mon cher Jules,

Comme je n'ai cessé de le penser et de vous le dire, la démission du Cabinet se réduit à une fausse sortie.

Tout cela est fort triste, mais au fond tout cela importe peu, ce qui est essentiel c'est que vous vous portiez bien, vous et Aline, comme nous le faisons ici, nous tous et tous les Seisal aussi.

Je ne vous plains pas trop des devoirs et des plaisirs du monde dont vous êtes inondés, à votre âge c'est une manière de faire son métier qui n'est pas par trop déplaisante, au reste vous vous retrempez l'été dans la modeste vie de famille que vous retrouverez à la maison, où le bonheur de vous posséder sera pour nous la grande permesse de l'époque.

Mes chers enfants, je vous embrasse tous les deux avec la plus tendre affection.

16 mars 1864

Mon cher Jules,

Je n'ai à vous donner que bien peu de nouvelles aujourd'hui, mais je ne veux pas laisser passer le jour de mon courrier ordinaire sans vous dire tout au moins, que nous nous portons bien.

Auguste entre pendant que j'écris, il profite de l'occasion pour vous embrasser vous et Aline, je me charge volontiers de sa commission ainsi que de celle de Charles Perrigny qu'il l'accompagnait. Il vient d'être placé au Régiment des Grenadiers, c'est un événement heureux pour sa pauvre mère qui a bien besoin de consolations.

J'ai appris hier que M. de Jonghe est à Paris, ce n'est pas trop le chemin de la Russie.

A bientôt mes enfants, portez vous bien, et espérez comme moi que votre dégel d'aujourd'hui sera définitif.

27 mars 1864



Mon cher Juels,

Je suis bien heureux d'apprendre que vous ayez repris quelque goût à modeler, vous y réussissiez si bien que je ne doute pas de vos succès, et conséquemment du plaisir que vous causera cette distraction.

A Bruxelles rien de nouveau, continuation de la crise ministérielle, seulement nos ne savent plus trop comment s'y prendre pour conserver des portefeuilles, dont ils feignaient si bien vouloir se débarrasser.

Je n'ai jamais été dupe de leur comédie, je ne suis donc pas surpris, mais je suis curieux de savoir à quelle..... ils auront recours pour se cramponner encore au pouvoir dont ils ont tant abusé.

Je compte conduire Marie en Suède vers le 25 du mois de mai, j'espère que mon retour coïncidera avec votre arrivée en Belgique, et alors mon cher Jules, je serai vraiment heureux puisque j'aurai tous mes enfants auprès de moi.

7 avril 64

Mon cher Jules,

Je viens de retenir à Blankenberg un appartement pour nous tous du 15 juillet au 15 août.

Vous savez quelle fête ce sera pour nous de voir votre retour à la maison, et combien nous voudrions apprécier le temps qui nous sépare encore de ce rapprochement désiré, en attendant nous espérons, et nous pensons à vous tous les jours et à toute heure.

Je pense bien que notre voyage à Stockholm ne sera pas si difficile que vous semblez le croire, quoiqu'il en soit, je ne regarderais pas comme un grand malheur une difficulté qui me permettrait de vous embrasser un peu plus tôt.

Tâchez de sculpter le buste de votre bonne petite femme, vous n'aurez jamais un plus agréable modèle.

Toutes les choses les plus affectueuses.

LETTRES DE LA BARONNE LEONARD GREINDL, NEE ELEONORE
FOULLE, A SON FILS JULES.

7 février 1864

Mon très cher Jules,

J'ai reçu vendredi seulement votre lettre du 29, elle m'a fait un plaisir infini, j'étais un peu jalouse, parce que seule je ne recevais jamais de votre prose, enfin ma jalousie a fait place au bonheur, puisque vos nouvelles étaient bonnes. Votre lettre du 2 me tourmente, vous dites qu'Aline est indisposée, j'espère que ce ne sera rien de sérieux et que demain sa lettre viendra me rassurer, embrassez-la bien tendrement pour moi, combien je me réjouis de la perspective de vous revoir bientôt, et je suis persuadée comme vous, que les bains de mer feront beaucoup de bien à Aline, quel bonheur de nous y trouver tous réunis.

Nous avons assisté vendredi à un très beau bal chez la Comtesse de Ribaucourt, il était peu nombreux mais pas de libéralisme, on n'avait pas voulu de Sacré parce qu'il avait suivi le convoi de M. Verhaegen, plutôt que de le prendre, le Cte et la Ctesse auraient mieux aimé faire danser au son du tambour.

Le Cte Vanderstreeten qui me demande toujours de vos nouvelles, m'a dit qu'il ne retournerait à Madrid que lorsqu'il ne pourrait plus l'empêcher, je pense que votre chef en fera autant, je le trouve charmant parce qu'il prolonge son séjour en Belgique et parce qu'il est aimable pour vous.

Mathilde a mis de l'huile sur le feu, elle a interverti les rôles en prétendant que c'est votre père qui veut se brouiller avec elle, et en lui attribuant des torts qu'il n'a pas, tout cela est très fâcheux, n'en dites rien à Aline dans la crainte de lui faire du chagrin.

Je vous embrasse tous les deux avec la plus grande tendresse

28 février 1864

Mon cher Jules,

Je ne puis assez vous dire combien je suis heureuse qu'Aline soit tout à fait bien protante, je vous félicite tous les deux d'avoir eu la sagesse de renoncer aux montagnes de glace, j'ai toujours été effrayée du danger de ce plaisir, et puisqu'il était nuisible à la santé d'Aline, je suis convaincue que vous n'en voudrez plus goûter à aucun prix, le climat est déjà assez rude à Pétersbourg, il me semble inutile de chercher à en augmenter la rigueur.

Votre tante Perrigny a été cruellement frappée, pendant la maladie de sa pauvre fille, elle avait tant d'exaltation, qu'on pouvait presque craindre pour sa raison, depuis la mort de Marie, elle a repris un calme qui nous étonne tous, elle est obligée de s'occuper beaucoup d'Emile dont l'état ne s'améliore pas du tout, son fils Charles est près d'elle depuis deux mois, elle en a éprouvé un soulagement, il a été très bon dans toutes ces tristes circonstances. Votre tante a été très touchée de votre lettre et de celle d'Aline.

Bien que votre poste vous éloigne tant de nous, il me semble qu'aucun autre ne pourrait vous être aussi avantageux pour le moment; M. de Jonghe paraît devoir encore prolonger son séjour ici, on m'a dit qu'il attendait une reconstitution sérieuse du Ministère, et cela pourrait durer encore très longtemps, pourvu qu'il retourne au mois de mai afin que vous puissiez revenir à cette époque, vous savez avec quelle impatience nous vous attendons tous les deux, et combien nous serons heureux de vous revoir.

Willem Dûe est venu passer trois jours à Bruxelles, il est reparti pour Vienne hier soir, nous avons été bien contents de le voir; c'est un charmant garçon, il avait si bien soigné notre pauvre Charles-Jean.

Tous nous vous embrassons ainsi qu'Aline, avec la plus tendre affection.

Votre Mère dévouée.